

Le choix du fendeur de bois et du puiseur d'eau

Paracha Nitsavim

L'heure est grave, à tout le moins solennelle. Un chapitre va se clore, un autre est sur le point de s'ouvrir. L'heure est grave, solennelle, charnière. Moïse va mourir. Josué prendra le relai. C'est une génération nouvelle, grandie libre au désert, qui se trouve placée, là maintenant, face à ses responsabilités. Il y a le passé, d'un côté, la Promesse faite aux Patriarches, l'Égypte, le désert, et il y a l'avenir, de l'autre, l'accomplissement de la Promesse, la Terre, sa conquête. La mémoire, en amont. L'espérance, en aval. Quelque chose qui ressemble fort, peut-être trop, à ce que nous sommes habitués, pas forcément à tort, d'ailleurs, à penser comme ce qui fonde le judaïsme : se souvenir, transmettre, espérer, agir.

Est-ce pourtant bien ce qui nous frappe d'abord, à la lecture de *Nitsavim*, *paracha* dense, ramassée, presque compacte, étonnamment cohérente, étonnamment homogène, même, si on la compare d'autres ? Dieu parle d'un trait, par la bouche de Moïse, à Israël. L'action est en suspens. Rien ne bouge. Personne ne bouge, surtout. On n'est pas en marche. On n'est pas assis. On est debout, et on est immobile. C'est ce que me semblent dire d'abord le verbe *nitsavim* (en Dt 29, 9), qui donne son titre à la *paracha* tout entière, puis le verbe *'omed* (en Dt 29, 14). Tous s'arrêtent, immobiles : le temps, le peuple et son Dieu.

Ce moment hors du temps qu'est le moment de notre *paracha* est un présent mystérieux, indéfini, absolu. À la fois confusion en un seul instant de tous les temps possibles (hier, aujourd'hui et demain), et célébration secrète d'une présence absolue : présence de tous à tous, présence de tous à chacun, en quelque temps que cela soit. Voilà peut-être pourquoi les mots que nous lisons cette semaine nous semblent prononcés aujourd'hui même et adressés à chacun de nous, ici et maintenant.

Présence de tous devant Dieu, d'abord : « *Vous voici, aujourd'hui, tous debout, devant le Seigneur votre Dieu* » (Dt 29, 9). Et présence de Dieu à tous, ensuite : hier, en cet instant-ci, et demain, et même en ces temps obscurs du châtime, de l'exil et du retour annoncés : « *Serais-tu exilé à l'extrémité des cieux, de là le Seigneur ton Dieu te rassemblerait, de là il te prendrait* » (Dt 30, 4). Et encore : « *Alors le Seigneur Dieu reviendra avec tes captifs* » (Dt 30, 3). Parce que Dieu sera avec toi en exil, et comme toi exilé. Parce que Dieu rentrera lui-même de l'exil comme toi. Ainsi que Rashi le précise : « *De là [de ce verset 3 du chapitre 30], nos Rabbins ont appris que la*

Chekhina [la Présence divine, Dieu en tant qu'il est immanent] est pour ainsi dire plongée, au côté d'Israël, dans la détresse de l'Exil, et que [Dieu] a fait inscrire sa propre délivrance pour le jour de leur délivrance. »¹

Cette présence de Dieu à tous et cette présence de tous devant Dieu sont indissociables d'une présence de tous à chacun. En cet instant-ci, pour commencer, en cet instant suspendu dans le temps où Dieu parle à Israël, tous sont debout devant Dieu : « vos chefs de tribus, vos anciens, vos fonctionnaires, tout homme en Israël ; vos enfants, vos femmes et l'étranger (guer) qui est au milieu de ton camp, du fendeur de bois au puiseur d'eau » (Dt 29, 10-11). Dès lors qu'il s'agit pour Israël de « passer dans l'Alliance du Seigneur » (Dt 29, 11), genre, âge, statut social, origine ethnique même paraissent oubliés, secondaires, ils ne servent plus qu'à ordonner l'énumération, l'ordre paraissant en l'occurrence beaucoup moins important que l'extension de l'énumération elle-même. Oui, tous doivent être là sans exception – fendeurs de bois et puiseurs d'eau compris, ces Cananéens venus se convertir au temps de Moïse si l'on en croit Rashi. C'est cette multitude inégale, bigarrée, mêlée que Dieu entend « établir aujourd'hui comme son peuple » conformément à une promesse faite aux Patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, dont « tous » ne sont pas, de fait, charnellement les descendants (Dt 29, 12).

Ça fait beaucoup de monde. Mais ce n'est pas encore assez pour que ce soit tout le monde. Ce rendez-vous, ce face-à-face, pour être total, doit surmonter plus que les différences d'âge, de genre, de statut social ou d'origine ethnique. Il doit inclure les vivants, il doit inclure les morts, il doit inclure ceux qui ne sont pas encore nés : « celui qui est ici debout aujourd'hui avec nous devant le Seigneur, comme celui qui n'est pas ici avec nous aujourd'hui » (Dt 29, 14). Tous, on le voit ici clairement, c'est vraiment tous. Il n'y a pas seulement les présents qui soient engagés, les absents, les non-encore-présents le sont tout autant, puisque le passage dans l'Alliance les concerne tous. Ce qui veut dire que toi aussi, que vous aussi, qui lisez ce texte-ci en cet instant-ci, eh bien vous êtes là, ou vous étiez là – le temps que vous emploieriez importe peu, tout à coup – ou du moins êtes-vous engagé parce que ce qui s'est joué ou se joue en ce moment hors du temps de l'histoire biblique d'Israël vous concerne.

Ici, c'est partout. Maintenant, c'est à tout moment. C'est à l'aune de cette découverte qu'il faut entendre le *ha-yom*, le « aujourd'hui » récurrent au début de notre *paracha* : une fois en Dt 29, 9, deux fois en Dt 29, 14, une fois encore en Dt 29, 17, lorsqu'il est question de celui dont le cœur pourrait « aujourd'hui » être tenté de se détourner de Dieu. « Aujourd'hui », c'est aujourd'hui vraiment, ce mardi 24 août 2021 (17 Eloul 5781), date de l'enregistrement de cette vidéo, ou ce samedi 3 septembre (27 Eloul 5781), jour où cette *paracha* sera lue à la synagogue. Et de la même façon qu'ici, c'est

¹ Voir Talmud de Babylone, *Meguilá* 29a.

partout et que maintenant, c'est à tout moment, « vous » (*atem*), ceux à qui Dieu s'adresse en l'occurrence par l'entremise de Moïse, c'est vous tous, c'est nous tous, en quelque lieu et en quelque temps que nous vivions. La réunion de ceux qui se tiennent là, debout (*nitsavim*), devant l'Éternel notre Dieu, cette réunion est si générale qu'elle vous inclue forcément, vous, personnellement. En ce moment suspendu du temps, en ce lieu-frontière qui n'est déjà plus le désert, et qui n'est pas encore la Terre, c'est à chacun que ce texte s'adresse, et c'est chacun qu'il engage. *Vous* compris. Et pour le dire plus clairement encore : *toi*.

Ce passage du pluriel au singulier est déjà dans le texte. *A priori*, il ne devrait pas surprendre. Puisqu'il s'agit d'un peuple, à la fois pluriel et singulier, collectif hétérogène et nation unie dans et par l'Alliance. Il n'empêche...

Le lecteur ne peut éviter d'y voir un signe. Je dis : le lecteur. Je devrais dire : l'auditeur. Car « lire » la Torah comme nous le faisons chaque samedi matin, c'est d'abord l'entendre lire. C'est accueillir par l'ouïe la parole de Dieu lue à voix haute par un tiers. Lorsque, ce samedi, vous entendrez : « *Vous voici, aujourd'hui, tous debout devant le Seigneur votre Dieu* » (Dt 29, 9), vous vous sentirez forcément interpellés, *vous*, vous tous réunis dans cette synagogue, vous tous réunis dans toutes les synagogues du monde, vous tous, même ceux qui n'iront pas, ou même qui ne vont jamais à la synagogue. *Atem*, « vous », est le premier mot de cette *paracha*, et peut-être le plus important.

Et c'est sans doute pour cette raison que le passage au singulier, tout juste deux versets plus loin, ne manque pas d'attirer l'attention du lecteur-auditeur. Pourquoi, en effet, êtes-vous ainsi *tous* rassemblés *aujourd'hui* devant le Seigneur *votre* Dieu, c'est pour que *tu* passes (*le-overekha*) dans l'Alliance du Seigneur ton Dieu (Dt 29, 11), pour qu'Il t'établisse *toi* (*otkha*) comme son peuple tandis que Lui-même sera pour *toi* (*lekha*) un Dieu (Dt 29, 12). Nul n'échappe au collectif. Mais l'individu ne s'y fond pas. C'est à tous que Dieu s'adresse. Mais c'est aussi à chacun. Il est présent à tous. Il l'est aussi à chacun. Même quand Il parle à tous, c'est à *toi* qu'Il s'adresse *aujourd'hui*.

Ce singulier revient en force dans la seconde partie de notre *paracha*, il domine tout le chapitre 30 du Deutéronome. Toute l'annonce du pardon et du retour, et même l'annonce du rassemblement des exilés, est à la seconde personne du singulier. Relisons seulement le verset 3 de ce chapitre-là : « *Alors le Seigneur ton Dieu reviendra avec tes captifs, Il aura pitié de toi et te rassemblera à nouveau d'entre tous les peuples parmi lesquels le Seigneur t'aura dispersé.* » L'exil ne touche pas seulement le collectif, mais chacun de ceux qui le composent, ce n'est pas seulement le peuple qui se sera trouvé dispersé puis rassemblé, mais aussi *toi*. Cet enchevêtrement du collectif et de l'individuel, du public et du spectaculaire, d'un côté, et de l'intime, de l'autre, sont, à mes yeux au cœur même du message délivré par cette *paracha*.

Dieu est présent à tous, il l'est aussi à chacun. De même que la Torah, présente à tous, et à tous désormais révélée, est présente à chacun et à chacun révélée. Prêtez bien l'oreille à ce qui vous est dit, au discours qui vous est tenu. Le mot « cœur » (*lev, levav*) y est partout : il ponctue le message, il le scande. Il y a celui qui « *sui[t] les impulsions de [s]on cœur* » et qui, ce faisant, se condamne au malheur et condamne son peuple au châtement (Dt 29, 18). Il y a celui qui « *rumine en [s]on cœur* », écoute enfin la voix du Seigneur, s'attache à nouveau à accomplir Ses commandements « *de tout [s]on cœur et de toute [s]on âme* » (Dt 30, 1-2), et qui, ce faisant, éveille la pitié du Seigneur et ouvre les portes de la rédemption. Il y a l'annonce enfin de ce jour où « *le Seigneur ton Dieu circoncirca ton cœur et le cœur de ta descendance, afin que tu aimes le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, pour que tu vives* » (Dt 30, 6). Trois « cœur » en un seul verset, où il n'est question que de « toi ».

Cette présence de la Torah à tous et à chacun n'est sans doute nulle par mieux exprimée qu'en Deutéronome 30, 11-14. La Loi que Dieu te prescrit n'est pour toi ni trop élevée (*niflet*), ni trop lointaine. Elle n'est ni au ciel, ni au-delà des mers. « *Elle est au contraire très proche de toi : dans ta bouche (be-fikha), dans ton cœur (ou-vi-levavekha), pour l'accomplir* » (Dt 30, 14). Cette intimité du fidèle et de la Loi est première. Cette présence immédiate de l'un à l'autre est essentielle. C'est même elle qui fonde la responsabilité individuelle du fidèle devant la Loi. Nul n'ira pour lui la chercher au ciel (Dt 30, 12). Nul n'ira pour lui la chercher au-delà des mers (Dt 30, 13). La Loi est bien là, présente devant vous, devant chacun de vous, aujourd'hui. À chacun de vous, maintenant, de choisir ce que vous en ferez. Car ce choix est à votre portée.

Il me semble que nous touchons là à ce qui fait la force unique du message qui nous est adressé. Ce message est prescriptif, bien sûr. Il nous intime d'obéir, bien sûr : d'aimer notre Dieu, de marcher dans Ses voies, d'observer Ses commandements, Ses lois et Ses statuts. Le châtement est annoncé, qui sanctionnera l'infidélité : la mort. La récompense, de la fidélité, aussi : la vie. Et pourtant, il y a ici quelque chose en plus. Je lis : « *Regarde, je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal* » (Dt 30, 15). Il est question de *toi*, et c'est *aujourd'hui*, que tout cela t'est dit. Je lis encore, un peu plus loin : « *j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, tu choisiras la vie* » (Dt 30, 19).

Le singulier, toujours. Une injonction, bien sûr, qui t'est faite, à toi, en ce jour : « *tu choisiras la vie* ». Mais il y a plus important, peut-être, que l'injonction, il y a le choix, l'affirmation, pour toi comme pour chacun, de la possibilité du choix. Alors qu'il venait de l'introduire dans le jardin qu'il avait planté pour lui, Dieu avait dit au premier homme : « *Tous les arbres du jardin, tu peux t'en nourrir ; mais de l'arbre de la science du bien du mal, tu n'en mangeras point : car du jour où tu en mangeras, tu*

dois mourir » (Gn 2, 17). Aux Hébreux qui s'apprêtent aujourd'hui à entrer dans la Terre qui leur est promise, à chacun d'entre eux, et à chacun d'entre nous, Dieu semble dire désormais autre chose : tu sais où est le bien, où est le mal, tu sais que le premier donne la vie, que le second apporte la mort, maintenant choisis ! La pression est forte, le choix semble contraint, mais ce qui compte, c'est le choix, justement, bien plus que l'injonction.

J'ignore si vous avez fait un jour un choix fondateur, qui engageait tout votre avenir : votre vie, en fait. Vous en avez sûrement fait un de ce genre, et peut-être plusieurs. J'en ai fait un, moi aussi, comme chacun d'entre vous. Et si je me permets de parler de moi aujourd'hui, c'est parce que je vais bientôt me taire : *Nitsavim* est la dernière *paracha* que je commenterai devant vous cette année, et il ne me paraît pas complètement déplacé, en cet instant un peu particulier, de vous dire quelques mots de moi et du choix, qu'un jour, j'ai fait.

L'histoire de ce choix, je l'ai déjà racontée dans un livre paru il y a quelques années.² Je ne vais pas y revenir ici en détail, je vais m'en tenir à l'essentiel. L'essentiel, le voici : né d'un père juif et d'une mère non juive, lorsque j'ai eu vingt ans, j'ai fait le choix du judaïsme, auquel je me suis officiellement (halakhiquement) converti. Ai-je fait ce choix librement ? Je ne saurais le dire. J'ai fait le choix de ce à quoi il me semblait impossible de me soustraire. J'ai fait le choix d'être juif parce qu'il me paraissait impossible d'être autre chose. J'ai fait le choix de la vie. Je suis passé ce jour-là dans l'Alliance.

Ce choix, il m'a semblé alors être définitif, irréversible, et de fait il l'était : juif je suis devenu, juif je reste, juif je mourrai. Ce qui a changé depuis lors, et qui a changé chaque jour, c'est mon rapport au judaïsme, à ses croyances, à ses pratiques, à ses textes, à son histoire, à sa culture. Parce que chaque jour, et *aujourd'hui* comme chaque jour, il me faut à nouveau *choisir* de quelle façon je vais être juif. Ce choix est mon choix, il me concerne *moi*, et à ce titre il est modeste, et presque insignifiant, c'est le choix du fendeur de bois et du puiseur d'eau. Mais ce choix, bien sûr, et si modestement que ce soit, engage aussi un collectif : *nous*. Et ce choix quotidien, lui, n'est jamais définitif, il est toujours réversible. C'est ce qui en fait tout le prix, le risque et même la grandeur. Si aujourd'hui je choisis le mal et la mort, je sais que je pourrai demain pousser à nouveau la porte du bien et de la vie. Sortir de mon exil, quand bien même je me serais hier « *exilé à l'extrémité des cieux* » (Dt 30, 4).

Quand j'avais vingt ans, je pensais que *Nitsavim* était un peu « ma » *paracha* : celle du choix de la vie, identifié pour moi au choix, définitif, de l'entrée dans l'Alliance. C'était au mieux naïf, au pire ridicule. Cette *paracha* est bien sûr celle de tous les Juifs, et

² Jean-Christophe ATTIAS, *Un Juif de mauvaise foi*, Paris, Lattès, 2017.

peut-être pas d'eux seulement. « *Vous voici, aujourd'hui, tous debout, devant le Seigneur votre Dieu* » dit son premier verset. Aujourd'hui, oui, comme chaque jour, nous tous, oui, comme chacun de nous, faisant le choix que notre cœur nous dicte.

Jean-Christophe Attias, pour Akadem, août 2021.